

rassure toi... En réalité... vous ne courez aucun danger sérieux... car il sait que je veille sur vous... et il n'oserait rien faire.

Sans cela, crois-tu qu'aucune considération aurait pu me retenir... retarder mon aveu... m'empêcher de parler au due?...

Oh ! non... non... L'échafaud pour lui, plutôt... la honte et le suicide pour moi...

Elle sourit doucement.

—Je suis plus courageuse que cela... Et, d'ailleurs, pour te sauver une angoisse... quel est le danger que je ne braverais pas !

—Comme tu m'aimes ! batbatta Gaston, étreint dans sa douleur, et goûtant, à travers tant d'émotions brûlantes, la plus sainte et la plus profonde des joies.

—Il est donc vrai, continua-t-il, qu'on peut être aimé autant !...

Tiens, Annette, je bénis tout ce qui vous répare et tout ce qui nous torture, puisque cela m'apprend à te connaître mieux, à lire dans ton cœur...

Oh ! je suis heureux...

Est-ce que je mérite tant de bonheur ?

Qu'est-ce que l'ambition, la gloire, la fortune, toutes les joies de ce monde... à côté de cet enivrement d'être à tes pieds, de boire ton halein, de baiser tes doigts ?

La lumière de tes beaux yeux pénètre en moi... c'est le soleil... le printemps... c'est, c'est l'amour ! Le seul sentiment qui nous arrache à la terre, et nous fasse plus grand que le monde !

Quiconque connaît notre situation nous plaindrait...

Et nous sommes les êtres les plus heureux de la création !

—Oui, dit Annette, et plus heureux encore que tu ne le supposes, car cet aveu terrible qui t'a tant coûté, cet aveu de ce qui nous sépare, nous rapproche... nous rapproche par les destinées et par lesangoisses... comme nous étions unis par notre amour.

—Que veux-tu dire, Annette ? demanda le jeune homme surpris.

Je ne te comprends pas.

—Viens ! assieds-toi là, Gaston, près de moi... J'ai à te parler à mon tour. J'ai ma confiance à te faire... mon secret à te révéler.

Comme toi, je vais oublier tout amour-propre... après avoir lutté, comme toi, après avoir voulu me taire, comme tu te taisais.

Nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre !

—De quel secret veux-tu parler ? Quel secret peut-il y avoir dans ta vie si calme de jeune fille ?

—C'est toi qui viens de me le révéler... ou, plutôt, d'enlever tous mes doutes...

Je doutais du témoignage de mes sens...

Je me disais que je me trompais... peut-être... que j'avais mal entendu... mal compris...

Je savais bien que non... et je luttais contre ma propre certitude...

Tu as tout éclairé...

C'était vrai ! bien vrai !

Elle eut un léger frisson.

—Explique-toi, Annette. Tu m'effrayes.

Elle baissa la voix, se pencha vers lui.

—Nous n'avons rien à nous reprocher... c'est horrible et cela me fait plaisir.

—Annette... que dis-tu là ? Je... je ne comprends pas.

—Tu vas comprendre.

Elle était fort pâle, et ses yeux brillaient du feu de la fièvre.

Un instant, elle garda le silence, se recueillant, trouvant peut-être, au moment de le faire, son aveu plus cruel qu'elle ne le prévoyait, quelques minutes auparavant.

—Écoute, reprit-elle enfin...

Tu as dû trouver, plusieurs fois, mes colères et mes questions étranges, quand tu me disais que tu ne pouvais m'épouser ?

—Cela est vrai ! répondit Gaston. Mais je me sentais si coupable...

—Tu as dû trouver étrange que je demandasse, plusieurs fois, avec insistance, si l'obstacle était de ton côté, ou du mien... venait de toi... ou de mon père ?

—En effet... je me rappelle... Oui... mais je souffrais trop... pour songer...

—Tu as dû remarquer aussi... que, bien que le due parlât bon pour moi, fit pour moi ce que si peu de pères feraient pour leur fille, en accomplissant, le premier, une démarche que tu n'accomplissais pas, en acceptant de me donner pour époux l'homme que j'aimais, sans s'inquiéter des différences de fortune et de position, tu as dû remarquer que je n'éprouvais, que je n'exprimais pour lui aucun des sentiments de reconnaissance et d'affection que cela eût inspiré à toute autre jeune fille dans ma situation...

—J'attribuais cela à ta nature... si difficile à bien connaître... concentrée à l'excès, ou adorablement expansive, tour à tour, et qui étonne toujours par ses brusques revirements, répliqua Gaston profondément étonné.

—Gaston... je n'ai jamais aimé mon père ! dit-elle plus bas.

—Pourquoi cela ?

—Pour mille raisons.

D'abord, il m'a abandonnée, enfant, comme il avait abandonné ma mère.

J'ai été élevée loin de lui.

Je le savais maudit et chassé par mon grand-père... qui m'adorait... et qui avait mon affection...

Je savais, sans bien le comprendre... qu'il était mauvais fils... puis un mauvais époux... et ma mère, vois-tu, c'est une religion pour moi...

Je constatais qu'il était mauvais père, puisque, pendant quinze ans, il avait pu vivre loin de sa fille, sans rien faire pour s'en rapprocher.

—Mais tu reconnais toi-même, qu'il a été bon pour toi, depuis qu'il t'a retrouvée... et je t'avoue qu'il m'a profondément touché par son accueil et sa sympathie si large... si généreuse !

—On n'est pas maître de ces choses là, Gaston...

J'ai lutté, crois-le bien, contre ce sentiment qui me paraissait mauvais, contre nature...

Lorsque je le vis, il y a deux ans, pour la première fois, bien qu'il parut ému et pleurât en m'embrassant... j'éprouvai comme une sensation de répulsion...

Il a tout pour plaire... j'en conviens...

Il a été bon, très-bon pour moi, quoique, parfois, visiblement embarrassé... et comme intimidé...

—Oui... et maintenant, je comprends pourquoi !

—Tu comprends pourquoi ! Qu'y a-t-il donc ?

—Attends. Jeanne... que j'aime beaucoup... le seul être que j'aime en dehors de toi... l'a aimé... et je m'en suis aperçue tout de suite... Elle est si charmante, si dévouée... si admirablement bonne...

—Oh ! oui ! murmura Gaston...

—Que cela me fit honte de mon indifférence... de mon antipathie...